Anouck Cape,
« Les Morticoles de Léon Daudet : une utopie médicale »,
RITM n°32, L'île et son imaginaire, Centre de recherche interdisciplinaire sur les textes modernes,
Nanterre, 2004

Quand Léon Daudet publie *Les Morticoles* en 1894, le livre, aujourd'hui presque oublié[1], connaît immédiatement un énorme succès, et cause un petit scandale. En 1891, Daudet a échoué à l'oral du concours de l'internat dans des conditions peu claires. On sait en effet que le soutien sur lequel comptait Léon Daudet dans le jury lui fit finalement défaut, malgré la qualité de sa prestation[2]. On sait aussi qu'après l'affichage d'une première liste d'admission (qui comprenait Léon Daudet en dernière place), la moitié du jury démissionna – pour se raviser immédiatement et publier le lendemain une seconde liste, dans laquelle Daudet se trouvait refusé, bien que premier sur la liste des non-admis[3]. Furieux, il abandonna aussitôt la carrière médicale, et trouva dans son roman *Les Morticoles* le moyen de régler ses comptes avec la médecine. Le livre fut immédiatement remarqué par les Goncourt, et Barrès lui consacra un article, « Méfiez-vous des médecins », dans lequel il louait ce « pamphlet d'une extraordinaire violence », ce « livre féroce, tuméfié d'horreur, éclatant de sanie et beau pourtant de jeunesse »[4]. Le livre n'est pas le premier de Léon Daudet, mais il est celui qui lui ouvre réellement les portes du monde littéraire. Car, même si chacun souligna la qualité de son écriture, c'est la violence de l'attaque qui fit date, et qui attira sur lui l'attention du public. Et s'il fallait une preuve de son retentissement, il suffirait de constater que le mot morticole inventé par Daudet fit fortune : il est repris dès 1902 par Colette dans *Claudine en ménage*, et entre dans le dictionnaire par antonomase[5].

Le roman raconte l'histoire de Félix Canelon, jeune marin dont le navire marchand, suite à une erreur de navigation de son capitaine, se perd dans des eaux inconnues, et aborde

[1] S'il connut dès sa parution chez Charpentier et Fasquelle plusieurs réimpressions, il faut attendre 1939 pour une réédition chez Valère, puis 1956 pour la reprise du titre chez Fasquelle, et 1984 pour une réédition chez Grasset dans la collection Les Cahiers Rouges, aujourd'hui épuisée.
[2] François Daudet, article publié dans *Aspects de la France et du monde*, 10 novembre 1948.
[3] François Salières, *Ecrivains contre médecins*, Denoël, 1948, édition corrigée et augmentée, 1949, p.241 : une note finale est en fait un article refusé par le journal *Aspects de la France et du monde*, dans lequel l'auteur répond à l'article de François Daudet cité dans la note précédente.
[4] Maurice Barrès : « Méfiez-vous des médecins », *Le journal*, 15 juin 1894, cité par François Broche, *Léon Daudet, le dernier imprécateur*, Robert Laffont, 1992, p.133.
[5] « *Péjoratif* et *familier*. [Par. allusion au roman satirique de Léon Daudet, *Les Morticoles*] Médecin qui est réputé faire mourir les malades plutôt que les guérir; *en particulier,* mandarin de Faculté caractérisé par l'amour de l'argent, des titres honorifiques ». Définition attestée par le *Nouveau Larousse Illustré*, cf. *Le trésor de la langue française*.

dans l'île des Morticoles. Après avoir subi une mise en quarantaine préventive, l'équipage est accueilli sur l'île. Ce peuple curieux est entièrement dirigé par des médecins : le gouvernement est constitué par la Faculté de médecine, qui détient tous les pouvoirs. Tous ceux qui ne sont pas médecins sont malades, et soumis à leurs traitements. Dans un premier temps, Félix, qui échoue à l'hôpital en qualité de malade, pauvre de surcroît, fait les frais du sadisme des médecins et découvre l'univers horrible de l'hôpital. Pour échapper à sa condition, il décide de passer les concours de médecine, mais échoue lamentablement lors de l'épreuve du lèchement de pieds – l'expression étant, ici, c'est le cas de le dire, à prendre au pied de la lettre… Il ne lui reste plus alors qu'à se faire domestique. Les connaissances acquises lors de ses études lui permettent de trouver plusieurs emplois successifs chez des médecins influents. Son dernier maître se trouve être l'aliéniste de l'île. Dans son établissement, Félix retrouve son capitaine, enfermé avec d'autres fous. Il trouve le moyen de le libérer, et accompagné d'un autre de ses camarades (le seul à avoir survécu aux terribles traitements des morticoles), ils parviennent à soudoyer l'administration, et à s'évader pour enfin retrouver leur patrie.

Pamphlet, satire, le roman emprunte à tous ces genres pour tracer un portrait dévastateur de la médecine. L'extraordinaire crudité des descriptions, la précision dans l'horreur, la dénonciation extrêmement agressive du milieu médical, de ses corruptions, de ses luttes d'influence, provoqua immédiatement un tollé. Daudet prend visiblement sa revanche, lorsqu'il raconte, par exemple, les dessous d'un concours. Et chacun chercha les modèles derrière les caricatures. L'éditeur, flairant le coup médiatique, publia, semble-t-il, un album de photographies en même temps que le livre[6]… Scandale oblige, l'époque semble n'avoir lu qu'une attaque en règle du monde médical et de ses pratiques ; et pourtant c'est tout le système politique français qui est aussi visé. Cette lecture du texte, évidente mais pourtant généralement négligée des commentateurs, est à replacer dans le contexte de la pensée antirépublicaine de Daudet, qui, faut-il le rappeler, fut l'un des fondateurs de l'Action Française. Traditionnellement anticléricale et progressiste, la médecine du XIXè siècle est issue du positivisme et de la culture scientiste de l'époque, et s'allie plus volontiers aux républicains qu'aux monarchistes.

C'est au sein de ces idéologies que la dénonciation de la médecine prend tout son sens. Le roman se lit donc à plusieurs niveaux. Enfin, l'extrême violence du texte ne peut que surprendre le lecteur moderne, qui rattache naturellement le roman au genre de l'anti-utopie,

[6] Je n'ai pas retrouvé trace de cette publication, mentionnée par François Salières, op.cit., p.36.

et savoure la satire en ayant tendance à oublier sur quel type de discours elle se fonde. Nous nous proposons donc, en prenant l'exemple de l'asile d'aliénés, de montrer comment le texte de Daudet utilise, exagère, parodie les discours aliénistes. Il ne faudrait pourtant pas surestimer la portée révolutionnaire de sa dénonciation : cette position « antipsychiatrique » avant l'heure[7] est elle-même issue d'un mouvement de contestation de l'aliénisme bien avéré au XIXè siècle, quoi qu'encore peu connu, dans la lignée duquel se situe directement Daudet. Là où le lecteur moderne peut croire lire un texte précurseur de l'antipsychiatrie du XXè siècle, il se trouve donc en présence d'un héritage culturel bien plus ancien et le plus souvent ignoré[8]. Nous nous proposons de rétablir cette filiation souterraine, puis de montrer comment l'intérêt de Daudet se porte sur le statut de l'art vis-à-vis de la médecine mentale.

Les Morticoles, pamphlet politique

Il n'est guère besoin de sagacité pour deviner que la France se cache derrière la Morticolie. A qui en douterait, et pourrait lire naïvement le début du livre comme celui d'un roman d'aventures, Daudet prend le soin de préciser dès l'incipit du second chapitre :

> Nous arrivions devant une porte close […], au dessus de laquelle étincelaient ces mots : HOPITAL TYPHUS et une devise : LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE[9].

Car si Daudet attaque la France, ce n'est pas en vertu d'un quelconque prétendu caractère national, mais à cause de son système politique, la république. Monarchiste lui-même, il n'a de cesse d'en dénoncer les failles, les dysfonctionnements, les injustices. A l'origine de tous ces maux : la Révolution Française, qui instaure la laïcité :

> Il y a quatre générations à peu près, une complète révolution s'est produite dans l'esprit et les mœurs des Morticoles, menée par les médecins. (…) Ceux-ci ont prouvé clair comme le jour que Dieu n'existait pas.[10]

---

[7] On ne parlait pas alors de psychiatre ni psychiatrie, mais d'aliéniste et d'aliénisme.
[8] Voir à ce propos le livre de Ian Dowbiggin : *La folie héréditaire, ou comment la psychiatrie française s'est constituée en corps de savoir et de pouvoir dans la seconde moitié du XIXè siècle*, EPEL, 1993, l'article de Jacqueline Thirard : « Les aliénistes et leur opposition sous le Second Empire », *Psychanalyse à l'université*, 2, n°6, mars 1977, et celui d'Aude Fauvel : « Le crime de Clermont et la remise en cause des asiles en 1880 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°49, janvier-mars 2002.
[9] *Les Morticoles*, Grasset, collection Les Cahiers Rouges, 1984, p.20.
[10] Ibid., p.32.

Lorsque Félix Canelon découvre les dessous du système des Morticoles, c'est toute la corruption de la société qui se révèle à lui. Les Morticoles profitent ainsi du *Secours Universel,* une sécurité sociale gratuite, automatique et universelle, pour les pauvres. Hélas, la majorité de ses ressources sont absorbées par son administration, ou détournées illégalement au profit des médecins, ou encore utilisées comme pot de vin pour acheter la presse. Daudet multiplie à plaisir les témoignages contradictoires, superposant au discours officiel enthousiaste d'un notable lors de la fête nationale les constatations révoltées des pauvres auxquels Félix rend visite, et qui parlent des « canailles du Secours Universel »[11]. L'écrivain s'attaque autant à la corruption du système qu'aux institutions en tant que telles, si tant est qu'il soit possible de séparer l'une des autres : ce que Daudet cherche à montrer, c'est qu'elles sont indissociables, et que le système (dys)fonctionne à ce prix. Ici, c'est le système juridique, dans son arsenal législatif lui-même, qui est dénoncé :

> [Ils] considèrent les criminels comme des fous et des irresponsables, néanmoins ils les punissent de mort, quand ils n'appartiennent ni à la classe des docteurs, ni à celle des riches, lesquels s'en tirent en donnant de l'argent.

Et Daudet d'ajouter, sardonique : « ce dernier moyen s'appelle la circulation de la richesse »[12]. Là, on reconnaît, fugitivement, la légion d'honneur : « ces petits morceaux de ruban rouge que les autorisés portent aux boutonnières », et si subsistait un doute :

> Cet emblème, jadis réservé aux seuls militaires, est décerné, depuis qu'il n'y a plus de guerres possibles, aux plus éminents docteurs. Mais comme le gouvernement trafique de tout, on a imaginé de vendre très cher ce hochet à qui veut l'acheter.[13]

Ailleurs, et plus fondamentalement, c'est l'école obligatoire, qui pervertit les esprits et les encombre de science inutile, destinant la population au malheur et à la résignation. Cet « abrutissement éducatoire et méthodique » n'engendrerait que le culte de la hiérarchie et « la soumission aux lois stupides qui encombrent la société des Morticoles »[14]. L'amphithéâtre, symbole du débat public, est ici dénoncé comme instrument d'autorité et d'oppression :

---

[11] Ibid., p.129.
[12] Ibid., p.180.
[13] Ibid., p.60.
[14] Ibid., p.59.

> [Cette disposition] est universellement répandue chez les Morticoles. Elle vaut pour toutes les assemblées, depuis les collèges jusqu'aux parlements, en passant par les hôpitaux, les prétoires et les académies. Dès qu'on la voit, on peut s'écrier : « voici le gîte des préjugés et du mensonge ! ».[15]

Daudet raille cruellement les visées égalitaires de la jeune république, leur opposant l'inégalité de fait d'une société fondée sur le pouvoir de l'argent. Dans ce dispositif, l'école n'est plus que l'instrument du gouvernement, et ses élèves, « troupeau d'enfants (…) ruminant la faim, la détresse »[16] l'objet de la plus abjecte manipulation. Et Félix de s'indigner lors du discours d'un professeur :

> Un des maîtres se leva et félicita ses collègues des écluses de bonheur qu'ils ouvraient aux déshérités, en leur enseignant les principes de la raison, de la sagesse ; puis il s'adressa aux petits : « Travaillez, obéissez. Vous monterez dans cette société généreuse où toutes les carrières vous sont ouvertes. Plus tard, vous vous rappellerez nos conseils avec attendrissement. » Il affirma, cynique, l'*admirable effacement des classes*, des différences de santé et de fortune, et montra d'un geste superbe la devise, LIBERTE EGALITE FRATERNITE qui scintillait sur le plafond.[17]

Le roman est ainsi l'instrument d'une critique politique virulente, violemment anti-républicaine, et qui veut tirer toute sa force de l'absence du contre-modèle positif auquel il fait référence : ce monde des médecins, pays fantastique qui est le nôtre, est présenté comme incroyable, et la véritable utopie est celle qui n'est pas racontée. Félix Canelon vient d'un pays où il n'y a ni médecin, ni malade, mais dont il ne parle pas, et dont nous ne saurons donc pas comment il fonctionne. Les témoignages sont rares : « Chez nous tout le monde est sur le même rang, sans diplôme, titre, décoration ni faveur »[18] dit pourtant Félix - ce qui est pour le moins vague… Ces prises de positions réactionnaires, appuyées par des dénonciations vigoureuses traditionnelles dans certains discours d'extrême droite, s'assortissent d'une critique du capitalisme et de ses inégalités. Il s'agit pour Daudet de prôner, implicitement, un retour à une société agricole, aux valeurs de la terre, dans un monde renouant avec la

[15] Ibid., p.180.
[16] Ibid., p.131
[17] Ibid., p.131.
[18] Ibid., p.90.

transcendance et géré probablement par le représentant de Dieu sur terre : le roi. Ainsi de sa description de la société industrielle :

> Il avait travaillé dans plusieurs de ces fabriques où les Morticoles riches font suer de la richesse aux misérables, tirent leur pièces d'or des poitrines défoncées, des entrailles corrodées, des os ramollis par les accidents, les poisons, les veilles, les famines.[19]

Et encore : « je vis ceux qu'empoisonne l'atelier (…) ils ont l'air de cadavres qui marchent »[20]. Ailleurs, sur un mode ironique, Daudet se fait le contempteur de la bonne conscience capitaliste :

> Un troisième professeur nous vantait l'industrie et le commerce des substances toxiques, la bonté des grands directeurs et actionnaires d'usine, qui consentent à faire vivre un nombre considérable d'ouvriers malades, la nécessité d'un luxe insolent, source de profit pour la masse (…) ces discours étaient si beaux qu'ils étaient généralement reproduits dans les journaux.[21]

L'argent est seul maître de cette société : « l'or vois-tu, c'est là le dieu »[22]. Et Daudet dénonce alors les méfaits de l'économie :

> Un autre farceur (…) traitait de l'argent, des moyens de l'acquérir, de l'augmenter, de le conserver. Il nous expliquait, cet économiste, comment toutes les scélératesses sont bonnes et licites, du moment qu'il s'agit de multiplier sa fortune.[23]

Et si de tels discours peuvent paraître sympathique, notons tout de même, pour rendre justice à « l'humanisme » de Daudet, ses pointes d'antisémitisme : tous les banquiers sont juifs, et le seul médecin d'origine judaïque se distingue par son avarice, et son âpreté au gain.

La critique de la république, s'appuie donc sur la dénonciation des inégalités – ce qui, à un siècle de distance, peut surprendre de la part d'un monarchiste. L'opposition

[19] Ibid., p.42.
[20] Ibid., p.91.
[21] Ibid., pp.180-181.
[22] Ibid., p.32.
[23] Ibid., p.181.

riches/pauvres recouvre très exactement l'opposition médecins/malades, et prend la forme d'une très subversive lutte des classes – le mot est employé par Daudet. Cet état de fait est du essentiellement à l'idéologie des Morticoles, et plus précisément, au matérialisme et à l'athéisme. Pour Daudet, tous les maux de l'époque sont à rapporter à la perte de la foi : « tous les Morticoles sont athées, matérialistes, anticléricaux à outrance »[24]. Les Morticoles ont remplacé Dieu par la matière - le fait est à prendre littéralement : c'est « la matière » qui est la reine de la fête nationale qui conserve tout le dispositif de culte, en supprimant le dieu. Afin de mesurer toute la portée de la critique, il convient de se reporter à l'épisode initial, qui inaugure les relations entre l'équipage de Félix et les Morticoles. Lorsqu'un inspecteur d'hygiène vient sur le bateau, il déclenche ainsi l'hilarité de Félix :

> « Comment sont vos matières et en général celles de vos camarades ? » Il fallut plusieurs minutes et autant de circonvolutions pour que *le plus intelligent* comprît, et alors je fus en proie à un rire inextinguible qui se communiqua à mes compagnons.[25]

La matière fécale dont il est ici question nous permet de mieux comprendre quel jugement porte Daudet sur le matérialisme qui entraîne selon lui l'athéisme, et pire, l'anticléricalisme. Et cette société sans dieu devient inhumaine. Ceci explique pourquoi les médecins sont cruels, avares, arrivistes… La perte de la foi entraîne une perte générale de cette valeur qui fonde selon Daudet la communauté humaine : la compassion. Les deux seuls médecins intègres et compatissants sont croyants : « il n'y a chez les Morticoles que deux héros, que deux apôtres et ils sont chrétiens »[26]. Le livre est écrit sous la 3ème République, violemment anticléricale. L'image traditionnelle du médecin positiviste, scientiste et anticlérical est fréquente dans la littérature de l'époque (que l'on pense au pharmacien Homais dans *Madame Bovary*), et correspond à une certaine réalité. Qu'on n'oublie pas, notamment, que le XIXè siècle a vu le triomphe de la médecine dans le perfectionnement des soins, et que ce triomphe s'est aussi fait sur l'éviction du clergé, qui jusque là gérait encore nombre d'hôpitaux, et proposait une compréhension de la maladie plus spiritualiste, englobant les soins de l'âme autant que ceux du corps. Le médecin, pour ce fervent croyant qu'est Daudet, incarne alors tous les maux de son époque.

[24] Ibid., p.30.
[25] Ibid., p.9.
[26] Ibid., p.86.

Dénonciation du pouvoir médical

L'attaque de la médecine porte sur deux plans : l'institution médicale dans son fonctionnement, et plus essentiellement peut-être, l'idéologie scientifique qui la sous-tend, et qui justifie les excès auxquels sa pratique se trouve sujette. C'est le premier aspect qui a décidé du succès des *Morticoles*, en attisant la curiosité de ses contemporains. Car il fut rapidement de notoriété publique que le livre était un roman à clef, et chacun se mit à la chercher. Les circonstances même de l'écriture du livre (l'échec de Daudet au concours de l'internat) ne firent que renforcer l'intérêt des lecteurs. On peut juger du retentissement du livre, à cette petite annonce publiée dans *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*[27] sous le titre « La clef des « Morticoles » de M. Léon Daudet » :

> M. le Dr Léon Daudet vient de publier un virulent pamphlet contre les médecins parisiens. Pourrait-on donner la clef des Morticoles ? Je ne crois pas que l'insertion de cette clef puisse blesser en rien des hommes qui sont l'honneur de la science française, et dont le seul défaut est de se montrer peut être un peu sévère à l'examen pour l'internat des hôpitaux.[28]

Le « curieux » anonyme reçoit rapidement une réponse[29]. Cinq ans plus tard, la question semble toujours d'actualité, puisqu'un autre « curieux » la pose de nouveau, insatisfait de la première clef donnée[30]. Il en reçoit une nouvelle, bien plus complète[31]. On

---

[27] *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, édité à Paris de 1864 à 1940, était un journal composé exclusivement de questions sur les sujets les plus divers, posées par les lecteurs, et des réponses apportées par d'autres lecteurs dans les livraisons suivantes.

[28] *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1894, 2ème semestre, vol. 30, série 3, 3ème année, 10 août 1894, n°662, p.119.

[29] Nous reproduisons ici cette clef telle qu'elle est donnée, dans son intégralité : « Voici une clef de ce roman, clef que nous donnons sous toutes réserves : Crudanet, Brouardel ; Cortirac, Bouchard ; Wabanheim, Germain Sée ; Tartègre, Verneuil ; Cloaquol, Bourneville ; Cercueillet, Cruveilhier ; Vodémon, Berthelot ; Malasvons, Péan ; Foutange, Luys ; Tabart, Desprès ; Charmide, Potain ; Dabaisse, Tillaux ; Tismet de l'Ancre, Poirier ; Avigdeuse, Pozzi », *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1894, 2ème semestre, vol. 30, série 3, 3ème année, 30 septembre 1894, n°667, p.344.

[30] *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1899, 1ème semestre, vol. 39, 35ème année, 22 mai 1899, n°835, p.739.

[31] « L'intermédiaire a déjà publié une clef du roman de M. L.-A Daudet les Morticoles […] On peut la compléter de la façon suivante : Le Cène de Cégogne, Dr Duchenne (de Bologne) ; Sidoine, Dr Charcot ; Tora, Dr Peyron ; Boustibras, Bernheim (de Nancy) ; Purin-Calcaret, Tarnier ; Bouze, Dr Baillon ; Pridonge, Dr Fournier ; Camille, Dr Cornil ; Clapier, Dr Albert Robin ; Boridan, Dr Dujardin Beaumelz ; Sorniude, Pozzi (c'est par erreur que dans la première clé on a donné pour Avigdeuse le nom de Pozzi) ; c'est certainement du Dr Dieulafoy qu'il s'agit p.75, il est dit en effet « il s'appelait Avigdeuse, ce médecin rival en pose et en beauté de Tismet… » - Cudane, Dr Gabriel. Rosalie, sujet du docteur Luys, est cette simulatrice bien connue des internes

conçoit donc le scandale dans le milieu médical parisien, lorsque Léon Daudet met en cause les pratiques de ses anciens confrères ou qu'il décrit ainsi les rivalités :

> On se pousse, on se bouscule, on se grimpe sur le ventre, sur les épaules, sur le crâne. Il n'y a pas d'amitié qui tienne, ni de serment. Un seul but : arriver. Un seul sentiment : l'envie. Un seul moyen : la calomnie (…) il n'y a que les lèchements de pied qui ne laissent monter plus haut, vers les grades et fonctions honorifiques, que les plus retors, les plus subtils, les plus plats.[32]

Plus loin, la conclusion s'impose. En réalité, l'influence politique, c'est-à-dire d'un homme sur les hommes, est tout chez les Morticoles, alors qu'ils simulent des préoccupations exclusivement scientifiques.[33]

Par ailleurs, de nombreux épisodes du roman font allusion, de manière plus ou moins voilée, à quelque célébrité de l'époque. On prendra ici pour exemple les chapitres VI et VIII de la première partie, qui traitent de l'hystérie.

Comme le propre des romans à clef est peut-être de fournir des clefs différentes, on ne s'étonnera pas de voir que dans ce cas précis, plusieurs conviennent à la serrure. En 1894, on voit Luys derrière Foutange, en 1897, Charcot derrière Sidoine. De fait, Esther, que la clef de 1899 identifie à Rosalie, était bien le cas de prédilection du Dr Luys. Et les « expériences » loufoques menées sur Rosalie n'ont rien à envier à celles auxquelles Esther fut soumise. Dans *Les Morticoles*, Rosalie simule l'hystérie pour complaire à son médecin Foutange (qui ne se doute de rien), avec la complicité des internes. Le dispositif narratif est particulièrement retors : on nous montre Rosalie, en compagnie des internes, simulant la crise qu'elle simulera plus tard devant le public venu là comme au spectacle. Ceux-ci lui fournissent avant la démonstration publique de Foutange le protocole expérimental, qu'elle est censée ignorer. En bonne actrice, elle apprend ses répliques et joue son rôle. « Nous méditons une nouvelle expérience », dit l'interne :

---

des hôpitaux (1885 à 1888) qui se faisait appeler Esther. L'hôpital Typhus est l'Hôtel Dieu. Le Secours Universel, l'administration de l'assistance publique. » *L'intermédiaire des savants et des curieux*, 1899, 1ème semestre, vol. 39, 35ème année, 15 juin 1899, n°838, p.916.

[32] *Les Morticoles*, p.228.

[33] Ibid. p.230.

> Papa Foutange est persuadé que, si nous mettons dans tes mains des petits carrés de papiers portant le nom de médicaments, tu subiras l'effet de ces médicaments. Je vais te donner leur liste, dans l'ordre où je te les présenterai à la prochaine clinique. Tu te tromperas une fois. Attends d'être endormie. Boustibras sera là et, pour embêter le patron, certifiera que tu fonctionnerais aussi bien éveillée. Je te réveillerai et tu te tromperas tout le temps.

On se dit que Daudet force le trait, que la satire est trop marquée. Cependant, le docteur Luys, quant à lui, observait l'effet produit sur Esther par l'application sur la peau de substances diverses et inattendues enfermées dans une éprouvette : il accommode ainsi des recettes à base de thym, d'épicéa, de cognac, d'eau, de poivre, de fenouil, de valériane, d'anis, d'ail et d'oignon, de rose, de tabac, de haschisch, d'eau de Cologne, de sulfate de spartéine et d'atropine, de chlorhydrate de morphine… Esther alors rit ou pleure, louche, se dilate, vomit, se contracture, entre en extase, se cherche des puces, est terrorisée, s'endort, s'étouffe, devient ivre, hilare, lascive[34]… pendant que l'on photographie chacun de ses délires. L'interne de Daudet décrit la suite de l'expérience :

> Primo : sulfate de quinine. Tu feras l'écoeurée. Tu t'écriras : Que c'est amer ! Pouah ! Que c'est dégoûtant, mes oreilles bourdonnent. Secundo : Ipéca. Ceci, ma mignonne, c'est le grand jeu. Il faut vomir. Foutange sera si content ! – Ca va, dit-elle. Je me tirerai de tout.[35]

Il s'agit bien, dans les deux cas, d'expérimenter l'effet sous hypnose de « substances médicamenteuses ou toxiques impressionnant à distance les réseaux nerveux périphériques »[36]. Alors Foutange, innocent dupe de ses malades, semble bien être le double grotesque de Luys. Pourtant, lors de la répétition de la grande scène de l'hystérie avec les internes, on pense plutôt à Charcot. La grande crise simulée par Rosalie est en tout point semblable à celle qu'il provoque et décrit :

---

[34] Voir Didi-Huberman, *L'invention de l'hystérie, Charcot et l'Iconographie Photographique de la Salpêtrière*, Macula, 1982, p.213.
[35] Ibid. p.151.
[36] Luys, *Les émotions sur les sujets en état d'hypnotisme. Etude de psychologie expérimentale faite à l'aide de substances médicamenteuses ou toxiques impressionnant à distance les réseaux nerveux périphériques* , Baillière, Paris, 1887.

> Aussitôt cette femme se renversa en arrière, rugissante, et s'agita, se disloqua, prenant tantôt la forme d'un arc, tantôt celle d'un fouet recourbé. (…) Du courage ! Aux Attitudes passionnelles maintenant ![37]

Ces « attitudes passionnelles » alors énumérées (l'extase, la prière, la colère, la pudeur) comptent parmi les plus remarquables décrites dans L'*Iconographie Photographique de la Salpêtrière*, et Augustine, entrée dans le service de Charcot en octobre 1875, qui pose pour la plupart des clichés[38], se verra chantée plus tard par les surréalistes[39]. Tout concourt d'ailleurs à identifier Charcot à Foutange (par exemple, et pour ne souligner que le fait le plus marquant, son association systématique de l'hystérie à l'hypnotisme), ce que font d'ailleurs les lecteurs modernes du texte. L'histoire a oublié le Dr Luys, et Sidoine est trop discret dans *Les Morticoles* pour pouvoir incarner à nos yeux la figure mythique du grand maître de l'hystérie. C'est donc Charcot que l'on voit derrière Foutange. La description de la présentation des malades rappelle en tout point les pratiques de Charcot, son public mondain et curieux venu au spectacle, se pressant dans l'amphithéâtre. Il ne s'agit pas ici de décider si la version donnée par Daudet de l'hystérie comme simulation totale est la bonne (la question de la simulation de l'hystérie n'est pas neuve, même à l'époque, et se pose moins simplement qu'il ne le semble), mais de constater que sa description de la performance, feinte ou non, de Rosalie se plie très exactement aux tableaux cliniques fournis par les manuels.

Ridiculisée dans ses pratiques, la médecine est aussi attaquée, bien plus subtilement, dans sa visée même. Ce que Daudet met en cause, c'est le pouvoir que leur savoir confère aux médecins : « ainsi s'augmente notre savoir et s'affirme notre pouvoir »[40]. Voici comment s'exprime un médecin :

> Ici, tous les pouvoirs, toutes les fonctions, toutes les attributions sont aux mains des docteurs. (…) La police est médicale, l'édilité aussi, aussi l'université, l'ensemble des pouvoirs publics, le gouvernement. – Et ceux qui, étant sains, ne sont pas docteurs ? questionnais-je timidement. – Il n'en est pas chez les Morticoles, répondit notre guide avec superbe, si ce n'est parmi les domestiques. Hors nous, tout le monde est malade.

[37] *Les Morticoles*, p.149.
[38] *Iconographie Photographique de la Salpêtrière*, t. II, 1878.
[39] Aragon et Breton, « Le cinquantenaire de l'hystérie (1878-1928)», *La Révolution surréaliste*, 15 mars 1928, n°11, pp. 20-22.
[40] *Les Morticoles*, p.32.

> Ceux qui le nient sont des simulateurs que nous traitons sévèrement, car ils constituent un danger public.[41]

On a ici une utopie typique, celle des médecins au pouvoir, qui se renverse immédiatement en anti-utopie. Daudet systématise l'expérience, et montre les méfaits du corps médical sur le corps social. Il emprunte pour ce faire la forme minutieuse de l'inventaire, caractéristique de l'utopie. Il n'y a pas véritablement de récit. Le temps qui passe ne vise qu'à inventorier toutes les formes de l'application. Seul fil directeur : l'évolution de Félix Canelon au sein de cet univers minutieusement décrit. Chaque salle de l'hôpital est explorée, selon les spécialités, mais on visite aussi la cantine, les dortoirs, parfois même les cabinets de toilette. Toutes les maladies sont mentionnées, tous les médecins nommés, on remarque d'ailleurs les jeux onomastiques clairement pamphlétaire : Cercueillet, Malasvon, Cudane, Mallamale, Ligottin le psychiatre, anti-Pinel qui selon ce que l'on sait désormais être une légende fut le premier à libérer les fous de leurs chaînes. Lorsqu'on sort de l'hôpital, on poursuit la même description systématique de la ville, de son système d'égouts, de sa voirie…

Cette utopie médicale, qui peut paraître de haute fantaisie, a pourtant bien été rêvée par la médecine hygiéniste du XIXè siècle. L'hygiénisme, très vaste projet de contrôle sanitaire et social conçu clairement par les médecins dès la fin du XVIIIème siècle, mis en oeuvre de façon de plus en plus efficace à partir des années 1820-1830, est directement issu des progrès de la science, notamment de la biologie. Forte de ses avancées spectaculaires la médecine prend de plus en plus d'assurance, et cherche à étendre son rôle. Elle n'est plus seulement là pour soigner le corps humain, mais aussi pour gérer, organiser la vie sociale. En 1829, le programme des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* annonçait clairement ses ambitions. Il stipulait en effet qu'au-delà de la salubrité des conditions de vie et d'alimentation,

> [L'hygiène publique] a devant elle encore un autre avenir dans l'ordre moral. (...) Elle doit éclairer le moraliste et concourir à la noble tâche de diminuer le nombre des infirmités sociales. Les fautes et les crimes sont des maladies de la société qu'il faut travailler à guérir, ou, tout au moins, à diminuer ; et jamais les moyens de curation ne seront plus puissants que quand ils puiseront leur mode d'action dans les révélations de l'homme physique et intellectuel, et que la physiologie et l'hygiène prêteront leurs

[41] Ibid., p.19.

lumières à la science du gouvernement.[42]

Le nouveau statut social des médecins, leur nouveau statut intellectuel aussi, contribuent ainsi à l'extension de leurs prétentions dans le domaine du contrôle de la vie publique. Et l'utopie de la Morticolie pourrait bien avoir été prônée par les médecins : « l'avenir de l'humanité, le bonheur humain après tout, s'élabore dans les laboratoires de physique et de chimie », écrit ainsi Lacassagne, un peu plus tard, en 1902[43]. C'est ainsi qu'un savoir sur le corps prétend à réguler le social : les hygiénistes indiquent comment se nourrir, comment faire l'amour, comment se vêtir[44]… Ce type d'idéologie eugéniste a vu le jour au moment du développement de la théorie de la dégénérescence, contre les effets de laquelle elle était censée lutter. La théorie de la dégénérescence, tant redoutée par la seconde moitié du XIXè siècle, est inventée par un médecin français, Morel[45]. Elle explique comment des tares acquises se transmettent de manière héréditaire en s'aggravant de génération en génération, pour aboutir à la stérilité complète. Elle explique ainsi la folie et toutes les plaies sociales que sont le meurtre, la prostitution, l'alcoolisme, et jusqu'à la contestation politique… Cette théorie, qui a le mérite de tout expliquer en termes pathologiques, contribua notamment à assurer l'influence grandissante des aliénistes dans le débat social[46]. Dans *Les Morticoles*, c'est effectivement la dégénérescence que les internes, parodiant Foutange, rendent responsable de l'hystérie de Rosalie :

> Rosalie est une fille publique, messieurs, et son mal est héréditaire, puisé dans l'alcool de son père, la folie de son aïeul, l'épilepsie d'un oncle, l'arthritisme d'une tante.[47]

Contestant le dogme de la dégénérescence, Daudet rend la société responsable des pathologies nerveuses :

---

[42] cité par Lécuyer B.-P., « L'hygiène en France avant Pasteur », Salomon-Bayet C., éd., *Pasteur et la révolution pastorienne*, Paris, Payot, 1986, pp. 67-139.
[43] « La médecine d'autrefois et le médecin au XXème siècle », *Archives d'anthropologie criminelle*, 1902, 17, 64-93.
[44] Le livre de Binet-Sanglé, qui date de 1918 (donc tardif) porte encore la marque de cette idéologie : *Le Haras Humain* (Albin Michel) indique comment élever la race humaine, comme on le fait des chevaux, pour l'améliorer et sélectionner les meilleurs spécimens. Le livre se présente comme un traité, et indique comment sélectionner les meilleurs individus, sur critères physiques et intellectuels, puis comment former les couples reproducteurs afin d'améliorer la race. Le traité rejoint alors l'utopie, considérant tous les aspects de la vie : éducation des enfants, vêtements, nourriture, sexualité, activités sportives et intellectuelles…
[45] Morel, *Traité des dégénérescences physiques, mentales et morales de l'espèce humaine*, Baillière, 1857.
[46] A ce propos voir Dowbiggin, op. cit.
[47] *Les Morticoles,* p. 149.

> L'extraordinaire pression sentimentale et sociale à laquelle sont soumis les Morticoles a développé chez eux au plus haut point les désordres du système nerveux. (…) une perpétuelle inquiétude (…) une activité industrielle incessante (…) l'affaissement des âmes par l'analyse, la persuasion du fatalisme, la crainte de l'hérédité (…) telles sont les causes les plus apparentes qui remplissent de pauvres le service de Foutange et de riches sa clientèle privée.[48]

La liste est longue, et encore l'avons-nous abrégée… Soulignons cependant que les causes incriminées par Daudet sont, pour la plupart, celles-là mêmes alléguées par les aliénistes, lorsqu'il s'agit de démonter l'origine du processus de dégénérescence. Quelle différence alors ? C'est que pour eux ce processus entame une série de dégradations inéluctables dont la transmission devient héréditaire, et qui vont s'aggravant de génération en génération. Pour Daudet le mal est avant tout social, et ne relève pas de la médecine. Il montre en particulier que les vices des pauvres (alcoolisme, prostitution…) ne sont que les conséquences directes de leur misère, elle-même dûe à leur exploitation par les médecins :

> Il ne comprend pas, ce Foutange, que l'odieux matérialisme dont il est un des représentant, que l'exploitation de l'homme par l'homme, que la science sans conscience sont les causes nécessaires et prochaines de toutes les maladies qu'il étiquette de noms baroques et qu'il attribue à l'alcool, à la syphilis, à ce qu'il appelle les dégénérescences nerveuses.[49]

En s'opposant directement à la théorie de la dégénérescence, Daudet s'attaque à ce qui fonde alors l'autorité même de l'aliénisme. D'autre part, Daudet entend ainsi défendre une certaine idée de la liberté de l'homme :

> Ici, l'instruction est tellement répandue qu'elle enseigne aux enfants dès le berceau tout ce qu'ils doivent craindre des tares héréditaires. (…) Dites aux gens qu'ils sont libres, qu'ils ne dépendent de personne et ils se croient libres, et ils le deviennent. (…) Dites leur qu'ils sont en cage et ils se le persuadent (…) ils se figent dans l'automate.

Il conclut sur cette formule hallucinée : « tout s'immobilise en horreur ». Les

[48] Ibid., p.158.
[49] Ibid., p.171.

réticences du peuple à se soumettre à l'examen médical se justifient ainsi par le désir légitime de se soustraire à la condamnation que ne manquerait pas de porter sur eux le diagnostic de dégénérescence : « ils voudraient avoir une existence individuelle »[50].

Enfin, un dernier lien reste à interroger, entre dégénérescence et darwinisme. Soulignons tout d'abord que la théorie même de la dégénérescence est contemporaine du darwinisme, dont elle présente une sorte de double inversé. A l'histoire d'une évolution, elle oppose celle, symétrique et logique, d'une régression. On peut penser que l'une fût nécessaire pour penser l'autre. En outre, l'une comme l'autre eurent la faveur des médecins. Le darwinisme offre à la République anti-cléricale une autre version de la genèse de l'homme, en l'arrachant à son origine divine. Mais cette alternative au récit biblique prive selon Daudet l'homme de son libre arbitre, et encourage sa passivité en l'enfermant dans une causalité scientifique. Cette passivité que déplore Félix en parlant de l'hérédité, il l'attribue également à la théorie de l'évolution : « Je sais donc que nous résultons des animaux, lesquels résultent des plantes, lesquelles viennent des pierres qui sont dans l'espace et forment les mondes et les étoiles », lui explique ainsi un jeune malade. Et Félix conclut :

> Certes, les Morticoles ont savamment organisé les esprits pour les dominer, les asservir. Celui qui se croit issu d'un caillou n'a plus qu'à se laisser rouler.[51]

Dans un renversement étonnant, ce n'est plus la religion, mais la science qui est l'opium du peuple. La religion quant à elle se trouve garante d'une vision spiritualiste de l'homme, lui permettant seule d'assumer la responsabilité de sa liberté.

La très grande popularité de la théorie de la dégénérescence peut se mesurer à l'étendue de son influence dans les milieux non scientifiques. Dans ce domaine, l'œuvre de Zola est emblématique : c'est sur elle qu'il fonde sa lignée des Rougon-Macquart, offrant ainsi à la médecine l'occasion de contrôler l'exactitude des descriptions[52] et d'exercer son

[50] Ibid., p.90, comme les citations précédentes.
[51] Ibid., p.42.
[52] En 1890, les *Archives* de Lacassagne publiaient une lettre de Lombroso à Emile Zola, à propos de son ouvrage *La bête humaine*, dans laquelle le médecin italien louait l'écrivain français qui avait « puisé à la source du vrai et à une école psychique qui est apparue pour la première fois en France, celle de Morel ; je considère d'ailleurs ce dernier comme mon maître » (1890, Lettre adressée par Lombroso à M. Zola à propos de son volume *La bête humaine*, *Archives d'anthropologie criminelle*, 4, p. 583-584.), cité par Laurent Mucchielli, « Criminologie, hygiénisme et eugénisme en France (1870-1914) : débats médicaux sur l'élimination des criminels réputés « incorrigibles » », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2000, 3. Remarquons par ailleurs que *Le docteur*

diagnostic sur les personnages, dans un beau trajet circulaire. Le livre de Daudet offre d'ailleurs un portrait à peine exagéré de l'emprise de la médecine sur une certaine littérature : dans les romans des Morticoles, « il n'est question que des maladies qui les guettent pour les accabler et [le] théâtre se plaît à reconstituer les tares héréditaires, à montrer dans l'avenir les vestiges immanquables du passé »[53]. Pour Daudet, il ne fait aucun doute que le naturalisme témoigne de la trop grande emprise de la médecine sur la création littéraire.

Dans l'asile

Le XIXè siècle a vu triompher la médecine. Il a également vu émerger une spécialité nouvelle, qui peina quelque peu à s'imposer : l'aliénisme. C'est de ce milieu que naquit la théorie de la dégénérescence, justifiant à propos le savoir des aliénistes, ainsi que leur nécessité. C'est probablement grâce à cette théorie providentielle que l'aliénisme parvint à asseoir définitivement sa légitimité, fondée en droit depuis la loi de 1810 stipulant qu'il n'y a ni crime ni délit lorsque l'inculpé est en état de démence au moment des faits, et celle de 1838 précisant les modalités d'internement des aliénés, mais sujette à de nombreuses remises en question, de l'extérieur de la profession, et fragilisée de l'intérieur par ses difficultés à élaborer une étiologie de la folie, et à lui trouver une thérapeutique[54]. La dégénérescence vint opportunément apporter quelques réponses triomphantes à nombre de questions jusqu'alors sans réponse quant à l'origine de la folie, la possibilité, ou non, de la soigner, justifiant également l'aliéniste dans son échec thérapeutique si besoin en était. Fort de ces nouveaux acquis, l'aliénisme conquit rapidement une audience de plus en plus large, prétendant à un rôle social de plus en plus important, et étendant le champ de son savoir bien au-delà de la folie à proprement parler. Il est à cet égard hautement symbolique que le dernier épisode des *Morticoles* se passe à l'asile. Car c'est ici que la folie morticole se laissera voir à son apogée – celle, non pas des fous, mais des médecins. C'est ici peut-être que leur prétention à conduire l'âme humaine, et non plus seulement le corps, apparaîtra la plus dangereuse. C'est dans l'aliénisme que la médecine outrepasse le plus outrageusement son rôle.

Pascal, qui offre un résumé complet de l'histoire de la lignée des Rougon-Macquart ainsi qu'une interprétation globale de l'œuvre selon la théorie de la dégénérescence, paraît la même année que *Les Morticoles*. Enfin, Zola s'offre à l'observation du Dr. Toulouse, qui publie son *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, Société d'éditions scientifiques, 1896.

[53] *Les Morticoles*, p.109.

[54] Voir à ce sujet Ian Dowbiggin, op. cit.

L'asile des Morticoles se trouve en périphérie de la ville. En cela, il est île dans l'île, doublement replié sur lui-même. Cet éloignement de la ville est une des premières conditions réclamées par les aliénistes de l'époque pour soigner les malades : « l'isolement thérapeutique ». Jules Falret écrit ainsi :

> L'observation la plus multipliée a prouvée que, toutes choses égales d'ailleurs, les chances de guérison des aliénés étaient d'autant plus nombreuses que leur isolement était plus complet. Eviter le contact du monde extérieur doit donc être le premier principe dont il convient de faire l'application.[55]

Comme tous les aliénistes, Falret considère que l'architecture même de l'asile est de la plus haute importance dans le dispositif de soins, et il consacre d'ailleurs plusieurs remarques à la construction des bâtiments dans ses « Considérations générales sur les asiles d'aliénés », qui font l'objet d'un chapitre particulier (« Degré d'isolement nécessaire à un asile d'aliénés. - Trois questions relatives à la construction : nombre des étages, cellules des agités et corridors. »). On voit par là que Ligottin n'est pas l'objet d'une caricature grossière lorsque Daudet lui fait dire :

> Ceci est *ma* maison de ville. Elle est géométrique, bâtie selon *mes* plans. Les fenêtres sont à égale distance, et, à l'intérieur, toutes les cellules sont organisées conformément à un *schéma*, à une méthode.[56]

Ce contrôle étroit de l'aliéniste sur le bâtiment même de l'asile, dont il dirige jusqu'à la construction, annonce celui qu'il exerce sur les internés. L'asile est plus fermé, plus surveillé qu'une prison.

Dans son attaque contre l'aliénisme, Daudet dénonce tout d'abord les internements arbitraires. «On racontait les infamies qui s'y passaient, les arrestations arbitraires, la façon dont tel ou tel morticole riche avait acheté la conscience de deux docteurs et s'était débarrassé

[55] *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés, leçons cliniques et considérations générales*, J.P. Falret, Baillière et fils, 1864, p. 634. On aurait pu citer n'importe quel autre aliéniste : la plupart d'entre eux commencent par spécifier ce point.
[56] *Les Morticoles*, p. 330. C'est Daudet qui souligne.

de sa femme, de sa maîtresse, d'un parent compromettant »[57]. Lorsque Félix rencontre l'aliéniste, celui-ci explique ainsi l'internement de malades apparemment sains d'esprit :

> Ce sont les *délirants raisonnables*, des individus comme vous et moi, qui mangent, dorment, boivent, ne font pas de vers, ni de tableaux, ni de chansons. Seulement, dans leur vie hypocrite, une tare imperceptible, une toute petite tare est dissimulée, et alors nous considérons leur raison apparente comme un masque qu'ils prennent, comme un piège qu'ils nous tendent pour dissimuler leur folie.[58]

Ceci pourrait n'être qu'une pique à l'égard du savoir incertain des psychiatres, incapables de distinguer réellement la folie de la santé mentale. En fait, leur attention se fixa réellement sur les paranoïaques (atteints de « folie raisonnante »), sur les fous dont le délire est compréhensible, transmissible, communicable. Ce qui se rattache à la peur panique de la dégénérescence, c'est-à-dire de l'hérédité des tares. Le problème crucial est celui de la contagion de la folie. Mais cette catégorie de folie raisonnante est aussi prétexte à d'autres pratiques : « il y a là des secrets d'Etat et de famille très graves, des histoires ennuyeuses ». Plus tard, un gardien dévoile à Félix d'autres crimes, de nature politique :

> Donc les miens, les raisonnants qu'on les appelle, ne sont pas plus fous que toi et moi. (…) Suppose que t'es un gros bonnet, un fameux docteur, un de l'Académie, du tribunal, du Sénat, du Parlement, du gouvernement… Bien… suppose que t'as un parent qui t'embête, qui sait sur toi des choses malpropres, ou qu'a de l'argent qui te revient et qui ne meurt pas assez vite. Eh ben ! avec une bonne petite feuille de papier tu l'envoies à Ligottin.[59]

Daudet dénonce ici les effets pervers de la loi de 1838, remplaçant la lettre de cachet. Plus loin, il décrit les violences de l'asile : « Mes acolytes martyrisaient les malades avec joie. Ils savaient que nul d'entre eux ne pouvait se plaindre»[60].

---

[57] Ibid., p.183.
[58] Ibid., p.343.
[59] Ibid., p.347.
[60] Ibid., p.344. Plus loin : « je trouvais le père Bavène étendu sans connaissance, le visage barbouillé d'excréments. Crochard l'avait mis dans cet état parce que le vieillard tardait trop à faire ses besoins », ibid., p.341.

Internements arbitraires, violences impunies[61], les attaques de Daudet reprennent ici les arguments traditionnels de ce que l'on peut appeler l'antipsychiatrie du XIXè siècle, mouvement d'une grande ampleur s'étendant tout au long de la seconde moitié du XIXè siècle, relayé par des journaux de tous bords, et qui s'appuya sur quelques scandales retentissants. « L'aliéniste devient symbole d'un pouvoir omnipotent dans la fantasmatique sociale », écrit ainsi Jacqueline Thirard[62]. On peut ainsi évoquer l'affaire Sendon, jeune avocat républicain, interné pour des raisons politiques. Finalement libéré après de longues années passées à l'asile, Sendon écrivit lui-même un texte dénonçant le pouvoir des psychiatres, qui enclencha de nombreuses controverses. Plusieurs arguments furent avancés contre l'usage de l'asile. Tout d'abord, l'asile fabriquerait ses fous[63] : les internés par erreur perdent la raison au contact des malades, et leurs protestations sont interprétées comme des signes de folie. Sur ce point, le texte de Daudet se révèle très habile. Il se fait l'écho de cette clôture du discours psychiatrique dans une scène emblématique où un « malade » proteste contre son internement :

> On vous affirme que je suis fou, n'en croyez rien. Savez-vous mon crime ? J'ai publié une petite brochure : la Tyrannie industrielle. Mes camarades la lisaient et la comprenaient, bien qu'ils ne soient guère forts […] – Considérez l'*orgueil*, murmura Ligottin, le chemin singulier qu'il prend dans cet esprit frustre. – c'est vrai, j'ai pas fait d'études […] mais j'ai tout de même là – il montrait son front (*Geste indicatif caractéristique*, insinua mon maître), - j'ai tout de même là ma jugeote.

Ici, mieux qu'aucun commentaire indigné, la superposition des discours alternés démonte le dispositif de l'internement. Le jeu typographique souligne le mécanisme pervers : inexorablement le discours psychiatrique englobe celui de l'interné, l'infléchit, l'interprète, l'abolit. Chaque commentaire du psychiatre déforme le propos tenu par le « malade ». Le dialogue se poursuit :

---

[61] Sur le problème spécifique des violences à l'asile, voir l'article d'Aude Fauvel, *op. cit.*, qui détaille le scandale provoqué par un meurtre commis dans un asile par un surveillant dans les années 1880, et la campagne de presse qui s'ensuivit.

[62] Jacqueline Thirard, *op. cit.*, p.329. Les informations suivantes lui sont empruntées.

[63] Parfois simplement par de mauvais traitements, des soins qui prennent la forme de torture : « Nos pensionnaires, à l'arrivée, sont généralement calmes. Les premières douches les rendent furieux. Ensuite, ils s'apaisent peu à peu et tombent dans un gâtisme progressif. D'où trois catégories : Dégénérés, Furieux, Gâteux» *Les Morticoles, p.*342. L'usage de la douche est celui qui est le plus fréquemment dénoncé dans les plaintes des internés.

> Qu'est ce que je demande ? Qu'on ait du pain et qu'on n'exploite plus tant l'ouvrier. Nous autres les pauvres, nous sommes crevés. Bientôt il n'y aura plus rien à faire de nous, parce que nos muscles seront si minces, si minces qu'on ne pourra même plus soulever une allumette. – La voilà, la comparaison outrancière, interrompit victorieusement Ligottin.

On voit comment d'un simple adjectif le psychiatre ôte tout son contenu au discours de l'interné, et force l'interprétation pathologique. L'interné alors s'agite (« attention, attention, le stade change », prévient Ligottin), et proteste contre l'internement arbitraire dont il est victime :

> « Mais je ne suis pas fou, docteur, c'est une infamie ! C'est une infamie ! » Là-dessus il s'écroula […], sanglota, la tête dans les mains. « La dépression après l'excitation, - et Ligottin ferma le guichet. – C'est classique, tout à fait classique. […] Trois douches par jours. Ca lui rafraîchit les idées. Il trouve la société mieux faite au bout d'un mois. »[64]

L'aliéniste évacue le sens manifeste de la parole de l'interné et la transforme en symptôme puisque toute parole est susceptible d'une lecture diagnostique. Chacun est menacé d'en faire l'expérience. Ainsi s'exerce la maîtrise des déviances, puisqu'aucun discours contestataire ne peut émerger dans une société contrôlée par les normes des aliénistes : il suffit des signatures de deux médecins et d'un commissaire pour étouffer toute protestation, en enfermant l'inculpé sous prétexte de folie. Et Daudet conclut :

> L'indépendance, voilà ce que redoutent surtout les Morticoles. Pour lutter contre les esprits libres, ils ont imaginé les maisons de fous. (…) Les quelques révoltés trouvent là un tombeau discret, un asile sûr.[65]

Sous le regard de Félix, qui est aussi le nôtre, on ne trouve aucun fou dans cet asile, mais seulement des marginaux : mystique, poète, sculpteur, artistes divers, sans oublier un utopiste rêvant d'un monde sans médecin …

[64] Ibid., pp.334-335-336. C'est Daudet qui souligne.
[65] Ibid., p.347.

Enfin, dans l'exercice de sa fonction de contrôle des discours, il était naturel que l'aliéniste se penche sur le problème de la littérature. C'est l'occasion pour Daudet de critiquer l'extension abusive de la médecine au domaine de l'art. Ligottin s'écrie :

> Les poètes je les déteste ! Ils pervertissent l'humanité. J'ai déjà réussi à en supprimer la plupart, mais j'obtiendrai une loi de haute surveillance contre quiconque aligne des phrases irrégulières et terminées par une sonorité en écho, besoin maladif de l'oreille.

Lors de la visite de l'asile, une section spéciale est en effet attribuée aux artistes :

> Nous allons maintenant examiner des carcasses que je vous recommande, des dangereux, des furieux. (…) Je parle des artistes, musiciens, sculpteurs, peintres, architectes, et surtout des écrivains, de romanciers, de POETES, ces graphomanes grotesques qui imaginent des évènements impossibles, portent le trouble dans les esprits.[66]

Une place de choix est réservée à la présentation des écrivains, et spécialement aux poètes, sur lesquels, comme le montrait l'usage des majuscules, se porte particulièrement l'attention de Ligottin :

> Nous avons quatre poètes, des érotomanes eux aussi, des débauchés satiriques, atteints d'écholalie[67], qui dépravaient la jeunesse avec des vers incompréhensibles où ils comparaient le soleil et la lune aux deux plateaux d'une balance, une femme à un serpent, un violon à un cœur affligé, des cheveux à un océan. (…) Un autre prétendait que les lettres ont une couleur.(…) Nous avons aussi des romanciers, qui ne se repaissent que de mensonges, qui inventent à plaisir des adultères, des crimes, des incestes.[68]

[66] Ibid., p.337, comme citation précédente.
[67] Ibid., p.332. Le mot écholalie est attesté en psychiatrie depuis 1888. Il signifie « répétition automatique, par un sujet, des paroles que vient de prononcer son interlocuteur. ». Il est notable que la citation donnée en exemple par le dictionnaire soit empruntée à un texte de Léon Daudet : « Les poèmes de Victor Hugo (...) excitent l'admiration par des rencontres imprévues et une grande richesse de vocabulaire, laquelle peut aller (...) jusqu'à l'écholalie pure et simple (L. DAUDET, *Rêve éveillé*, 1926, p. 126) » (*Trésor de la langue française*) : on voit que pour Daudet le terme est hautement laudatif. Il le place à plusieurs autres reprises dans la bouche de Ligottin.
[68] Ibid., pp 340-341.

On aura relevé au passage les allusions à Baudelaire, Verlaine, ou à Rimbaud. Ils constituent pour les aliénistes les exemples les plus courants des artistes fous invoqués dans les débats de l'époque sur la parenté du génie et de la folie. Quant à l'allusion au poème *Voyelles*, soulignons là encore ce qu'elle a de classique dans la littérature aliéniste de l'époque. Dès 1864 par exemple, un aliéniste italien, Lussana, étudie le curieux mécanisme qui consiste à associer une couleur à un son[69]. Désarçonnés par les innovations poétiques, les médecins les associèrent à ce nouveau symptôme pathologique, « l'audition colorée »… C'est ainsi que le texte de René Ghil[70] et le poème de Rimbaud font l'objet de commentaires minutieux de la part de Jules Millet en 1892, qui se penche sur ce problème dans la littérature[71]. On peut d'ailleurs se poser la question d'une éventuelle influence des théories psychiatriques sur l'invention littéraire, ou de l'inverse.

La conclusion de Ligottin, dans son discours prononcé devant les autorités Morticoles, est à tous égards révélatrice des thèmes les plus galvaudés des aliénistes reconvertis en critiques littéraires :

> Si vous laissez en circulation ces métaphoromanes, ces érotomanes, ces écholaliques, si vous leur permettez d'agir sur l'esprit de leurs concitoyens, il y aura bientôt par leur faute et par votre faiblesse cinquante pour cent de fous dans l'Etat. Ces artistes sont tous des délirants de grandeur ou de persécution, des indépendants pernicieux, des solitaires. Ils menacent de saper les bases de la société.

En conséquence, Ligottin réclame la création et l'application de lois nouvelles, destinées à contrôler la production littéraire :

> Si vous ne nous accordez pas les lois que nous vous demandons, l'interdiction et la mise au pilori de ces condamnables insanités, le supplice et la réclusion de leurs auteurs, c'en est fait de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité.[72]

---

[69] *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1884, année 9, Vol. 18, p. 605-606.
[70] Citons le passage, moins connu que le poème de Rimbaud : « Que surgissent maintenant les couleurs des voyelles, sonnant le mystère primordial. Colorées ainsi se prouvent à mon regard exempt d'antérieur aveuglement les cinq : A noir, E blanc, I bleu, O rouge, U jaune », *Traité du verbe*, Giraud, 1886, cité par Emile Laurent, *La poésie décadente devant la science psychiatrique*, Maloine, 1897, p.26.
[71] Jules Millet, *Audition colorée*, Doin, 1892.
[72] *Les Morticoles,* p.341, comme citation précédente.

Il ne faut pas croire que le texte de Daudet est délirant, ni qu'il pousse trop loin la caricature. La seconde moitié du XIXè siècle a vu proliférer les livres de psychiatres, qui démontraient la folie de Baudelaire, de Socrate, de Pascal, etc., et qui s'évertuaient à les classer en dégénérés, paranoïaques, déments… Sans faire l'inventaire des ces monographies cliniques qui se multiplièrent à l'époque[73], on n'évoquera ici que le livre de Nordau, *Dégénérescence*[74], dont la traduction française parut en 1894, la même année que *Les Morticoles*. La concomitance des dates révèle combien le problème de l'art put être fougueusement discuté, en même temps qu'elle permet de comparer le discours caricatural de Ligottin à celui de théoriciens reconnus. L'ouvrage est une application des thèses de la dégénérescence à l'art de l'époque, dont Nordau, qui est lui-même médecin, fonde tout son discours sur les théories psychiatriques, et entend prouver qu'il est de nature pathologique. L'auteur entreprend donc pour se faire l'analyse détaillée (et érudite) des écrivains les plus importants de la fin du XIXè siècle, pour conclure à la dégénérescence avérée de l'art, et tirer la sonnette d'alarme. On peut notamment y lire :

> Les mystiques, mais surtout les égotistes et les orduriers pseudo-réalistes sont des ennemis de la société de la pire espèce (…) celui qui prêche l'indiscipline est un ennemi du progrès.[75]

Il faut « inexorablement écraser du pied la vermine anti-sociale», mais « la police ne peut nous tirer d'affaire, le procureur et le juge criminel ne sont pas les défenseurs indiqués de la société contre les crimes commis avec la plume et le crayon »[76]. En conséquence, Nordau propose rien moins que d'établir en art un tribunal, chargé « d'examiner la moralité des manifestations d'art et de littérature », c'est-à-dire de statuer sur toutes les œuvres, de décider si elles sont saines ou non, et si son avis se révélait négatif, « oeuvre et homme seraient anéantis ».

Certes Nordau entend par là signifier que l'homme serait mis au ban de la société, et que l'œuvre ne trouverait pas d'éditeur, mais on ne peut que rester songeur devant la violence de la formule. Enfin, Nordau souligne le rôle des médecins aliénistes, déplorant que ceux-ci ne prennent pas suffisamment leur rôle au sérieux (ils n'ont « pas encore compris leur devoir

[73] Voir à ce propos Frédéric Gros, *Création et Folie, une histoire du jugement psychiatrique*, PUF, coll. Perspectives Critiques, 1997.
[74] Max Nordau, *Dégénérescence* (1892), trad. française Alcan, 1894.
[75] Ibid., p.566.
[76] Ibid., p.561.

– il est temps qu'ils s'avancent dans les rangs »[77]), et les encourage à montrer au monde « le trouble intellectuel des artistes et des auteurs dégénérés », à lui apprendre « que les œuvres à la mode sont des délires écrits ou peints »[78]. Il s'agit d'enrayer « une grave épidémie intellectuelle, une sorte de peste noire de dégénérescence et d'hystérie »[79]… Rappelons que le livre eut un succès sans précédent, et fit le tour de l'Europe. Le parallèle avec les thèses de Ligottin s'établit de lui-même, et il semble difficile de décider qui, du personnage de fiction ou de l'essayiste, tient le discours le plus inquiétant.

Par delà son aspect pamphlétaire, on peut, à maints égards, considérer le roman de Daudet comme prophétique. La république conçue par Daudet contient en germe le régime autoritaire le plus dur. Il est frappant de constater que La Morticolie, île-laboratoire, préfigure étrangement sous certains aspects le nazisme. Que l'on songe, par exemple, au rôle joué par l'eugénisme dans le national-socialisme, ou encore à un aspect du roman que nous avons laissé de côté dans cette étude, mais qu'il convient d'évoquer ici. On connaît les expériences sanglantes effectuées par les médecins dans les camps de concentrations. Les médecins de Daudet n'hésitent pas à pratiquer la vivisection, ou à transmettre des maladies mortelles, afin d'en observer les effets sur le corps humain vivant. « Je me rêvais sur la plage d'un océan rouge »[80], dit Félix, abîmé dans l'horreur de cette vision : une société humaine confiée aux mains de médecins cruels. Que l'on pense également à la fameuse exposition d'art dégénéré, où se trouvaient réunis quelques uns des plus grands artistes de l'époque… La théorie de la dégénérescence eut assurément un impact culturel excédant de loin sa durée de vie scientifique.

Enfin, il convient de souligner que le roman de Daudet fut écrit à une période critique des relations toujours complexes entre médecine et littérature, et que les positions extrêmes de certains aliénistes ne manquèrent pas de susciter de nombreux débats contradictoires dans la profession. Car si jamais livre plus violent ne fut écrit contre l'institution médicale, jamais peut-être en retour la médecine ne devait s'autoriser autant d'incursions directives dans le domaine de l'art.

[77] Ibid., p.563.
[78] Ibid., p.564.
[79] Ibid., p.525.
[80] *Les Morticoles*, p.65